

MARIE-MADELEINE NOISEUX

OU

Le Vertige des Signes

L'artiste ne s'en cache pas : l'unique thème et problème posé dans sa peinture est celui du voyage initiatique. Mais qu'est-ce donc exactement qu'un voyage initiatique ?

Contrairement à ce que certains pourraient croire, ce n'est pas une sorte de rallye-surprise simplement un peu moins mondain et un peu plus "égyptianisé" que ceux qui animent les dimanches printaniers des forêts de Rambouillet ou Chantilly, non, c'est la longue quête d'un esprit effeuillant toutes les significations des événements qui jalonnent son chemin vers l'univers. C'est l'épreuve, enthousiasmante et redoutable, qui commence sitôt que l'on a découvert qu'un sens en cache un autre, lequel un nouveau encore, encore plus profond, encore plus puissant, et celui-ci un autre encore, et encore un, et encore, et encore sans jamais d'enfin. Car ce n'est pas un livre que l'on lit, mais une musique que l'on joue, d'abord en interprétant des morceaux connus, puis en improvisant, enfin en composant. C'est consentir à puiser et s'épuiser dans l'inépuisable. C'est cheminer sur la lame de sabre qui, au-dessus du gouffre, sépare l'ivresse de la connaissance et la folie de toucher au mystère. C'est avancer en permanence entre la certitude totale et l'ignorance infinie. C'est sans cesse mourir dans la science et renaître aussitôt à une innocence qu'il faudra tout aussitôt perdre. C'est tout savoir et c'est aussi tout découvrir, et dans la surprise. C'est enfin en arriver là où l'on ne peut même plus dire quel est le plus lumineux, de la foudre des évidences ou des noires nuées de l'inconnaissable, c'est être semblablement, simultanément et définitivement aveuglé par les deux extases.

C'est exactement tout cela que nous dit cette œuvre. Et ce qui en fait son caractère si remarquablement puissant, c'est qu'elle nous le dit non seulement en nous contant, par le jeu

de subtils pictogrammes les étapes et péripéties de la quête, nage ou vol, d'un shaman dans les remous du souffle universel, mais peut-être plus encore en installant ces contes dans un paysage tissé d'innombrables niveaux, d'ambiguïtés vertigineuses, de degrés multipliés et dont on ne sait jamais lequel est le premier, lequel le dernier, de stratifications de signes tantôt tremblés comme une trace, tantôt tracés comme un dessin industriel. Et d'une savante conjonction du glyphe malhabile avec la sophistication d'un trompe-l'œil. J'ai d'ailleurs entendu parfois s'en chagriner quelques tenants d'un "primitivisme" pur et dur, selon lesquels l'alliage de cette maîtrise parfois hyperréaliste de la technique avec des thèmes et signes issus des sociétés archaïques constituerait une contradiction dans son propos. Outre que c'est d'abord lier un peu trop vite, à mon sens, les "primitifs" à l'inhabileté, les cantonner aux babils d'une expression sommaire, c'est surtout ne pas avoir vu que le centre même de ce propos était l'exploration de ces terrains ténus et vagues séparant la certitude du secret. Ce qui nous est dit ici, c'est que connaissance mythique et même mystique, ne signifie pas connaissance imprécise, mais qu'elle est au contraire clairvoyance, hypervoyance. Quand on s'attache ainsi à dégager, comme un fossile, le réel de sa gangue, l'on découvre vite que sous les couches les plus rugueuses apparaissent les zones les plus finement ciselées.

Avec cette œuvre nous vient le splendide soupçon que l'art n'est peut-être rien de moins que celui de rapprocher ces deux pôles, Evidence et Mystère, au plus près que l'on puisse, jusqu'à ce que, de leur contraste même, jaillisse parfois l'arc éblouissant de leur identité.

Gérard Barrière le 29 mai 1990